

et réprouvée de Dieu, de manière à ne pouvoir tromper invinciblement les hommes.

Mais puisqu'il existe une religion divine, qui possède tous les caractères essentiels à une religion révélée de Dieu, les hommes doivent-ils se soumettre à son enseignement, quoiqu'ils n'en comprennent pas les mystères? Telle est la question que nous allons essayer de résoudre.

40<sup>e</sup> QUESTION.

*Le Catholicisme étant la seule religion divine, tous les hommes doivent-ils se soumettre à son enseignement, quoiqu'ils n'en comprennent pas les mystères?*

Une révolution anti-chrétienne est au fond de la pensée de ceux dont le libre examen est la doctrine favorite.

CHATELBAIND, *Essai sur la littérature anglaise.*

Nous avons démontré que le Créateur n'a pas tiré l'homme du néant pour le faire vivre uniquement de la vie matérielle, mais surtout de la vie de la justice, conformément à Dieu et à sa loi; et si l'homme eût été trop faible pour porter le fardeau d'une loi, le Seigneur ne le lui aurait pas imposé : contre celui qui pouvait alléguer l'excuse de son impuissance, Dieu ne pouvait aussi promulguer un décret de mort.

Mais dira-t-on qu'avant de se soumettre à la religion catholique, il faut en examiner les preuves? C'est justement ce que saint Pierre et saint Paul recommandaient aux juifs (1), qui, avant de se convertir, examinaient avec soin les Écritures, pour voir si ce que les apôtres prêchaient était conforme à la vérité (2). La religion catholique n'interdit pas l'examen des preuves, elle nous y invite, au contraire, à l'exemple et au nom de Jésus-Christ (3); mais ce qu'elle nous interdit formellement,

(1) 1<sup>re</sup> épître, ch. III, v. 15, 16. — *Épître aux éphésiens*, ch. v, v. 8 et 17.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 11.

(3) Saint Jean, *Évangile*, ch. v, v. 39.

c'est de voir entre les différentes doctrines, laquelle est la meilleure. « Cet examen est faux, dit Tertullien; celui qui cherche la vérité ne la tient pas encore, ou il l'a déjà perdue; qui conquiert cherche le Christianisme n'est pas chrétien; qui cherche la foi est encore infidèle. Nous n'avons plus besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile; le premier article de notre foi est de croire qu'il n'y a rien à trouver au delà. S'il faut discuter toutes les erreurs de l'univers, nous chercherons toujours et ne croirons jamais. Cherchons à la bonne source, non chez les hérétiques, ce n'est point là que Dieu a placé la vérité, mais dans l'Église fondée par Jésus-Christ. Ceux qui nous conseillent les recherches veulent nous attirer chez eux, pour nous faire lire leurs ouvrages, nous donner des doutes et des scrupules; dès qu'ils nous tiennent, ils érigent en dogmes et prescrivent avec hauteur ce qu'ils avaient fait d'abord semblant de soumettre à notre examen (1). »

Il n'est donc pas permis au chrétien de chercher plus qu'il ne doit découvrir; car il ne peut rien trouver au delà de ce que Dieu lui a révélé. Aussi l'Apôtre saint Paul défend ces questions sans fin. Après avoir reconnu que Dieu a parlé par Jésus-Christ, mettre en question, si Dieu ayant parlé, doit être cru, serait autant une absurdité qu'une impiété. Les preuves du Christianisme admises, les dogmes du Christianisme, quelque incompréhensibles qu'ils soient, sont démontrés; la religion reconnue vraie, tout ce qu'elle enseigne est certain.

Il est, en effet, contraire à la raison d'examiner les objets de la croyance, c'est-à-dire les dogmes révélés de Dieu, parce que cet examen est inutile et impossible; inutile, car après avoir reconnu que la révélation vient de Dieu, la raison n'a plus de discussion à faire sur l'enseignement que lui a donné l'infaillibilité divine. La voix de Dieu étant reconnue, il n'y a plus à raisonner : il ne reste qu'à adorer et à recevoir d'elle tout ce qui lui plaît de révéler, soit qu'on le comprenne, soit qu'on ne le com-

(1) *Traité des prescriptions*, ch. viii et suiv.

prene pas, et à le recevoir passivement, sans résistance, sans contradiction, sans murmures, sans observation et sans curiosité. Cet examen est encore impossible ; car l'examen intrinsèque des objets de la croyance ou des dogmes révélés est impossible à la raison humaine, dont la nature bornée l'empêche de saisir par ses propres forces et sans un enseignement extérieur, ce qui est essentiellement infini.

Cependant la religion n'interdit pas l'examen de ses motifs, de ses preuves ; et non-seulement elle l'a formellement permis, mais elle l'a même recommandé. Écoutons le témoignage des premiers docteurs de l'Église.

Saint Clément, pape, annonce que ce n'est pas par la foi seule qu'on reçoit la religion, mais aussi par la raison ; que la vérité est toujours appuyée par la raison ; que plus on aura de soin aux recherches, plus on aura de fermeté dans la conservation de la foi (1).

Saint Justin donne comme un précepte de la raison, que ceux qui sont véritablement pieux et philosophes (il ne sépare pas ces deux idées) suivent et chérissent uniquement la vérité, rejettent les opinions des anciens, s'ils les trouvent mauvaises (2).

Théophile d'Antioche invite les païens à méditer avec attention les prophéties, et à peser, d'une part, les raisons qu'il apporte ; de l'autre, celles des adversaires, pour y découvrir la vérité (3).

Tertullien déclare que toute loi doit compte de ses motifs à ceux dont elle exige l'obéissance ; qu'elle est suspecte quand elle se refuse à l'examen, vicieuse, si, sans examen, elle prétend dominer (4).

Saint Clément d'Alexandrie enseigne que la foi doit être accompagnée des recherches, Jésus-Christ ayant dit, cherchez et vous trouverez (5).

Origène, réfutant Celse, qui avait fait la même objection, lui

(1) *Libri recapitulorum*, lib. III.

(2) *Apol.* I, cap. II.

(3) *Ad Autolyc.*, lib. II, cap. 34.

(4) *Apologie*, cap. III.

(5) *Stomat.*, lib. V, cap. I.

répond que, loin de prescrire aux chrétiens la foi, on leur en présente les preuves (1).

Arnobes dit aux païens que vouloir détruire les écrits qui démontrent la vérité de notre religion, ce n'est pas défendre la leur, c'est redouter le témoignage de la vérité (2).

Lactance réclame, dans la recherche de la religion, les droits de la raison, que Dieu a donnée à l'homme pour lui faire découvrir le vrai (3).

Saint Ambroise montre que la prérogative de l'homme sur les autres animaux est de se voir doué d'une raison par laquelle il peut rechercher l'auteur de son être ; qu'il est par conséquent dans la nature de tous les hommes de rechercher, selon leur portée, la vérité, et que le désir de la connaissance et de la science est un sentiment infus dans eux (4).

Saint Augustin déplore l'erreur où l'avait jeté, dans ses premières années, cette même assertion des manichéens, qu'eux seuls n'engageaient dans leur communion, qu'après avoir montré la vérité, et que les catholiques, retenus dans leur Église par la superstition, exigeaient la foi avant l'usage de la raison. Il dit que l'affaire la plus grande, la plus nécessaire est de rechercher la vérité ; que tous les droits divins et humains permettent cette recherche de la foi catholique ; que deux sortes d'hommes sont heureux dans la religion : d'abord, et dans le plus haut degré, ceux qui l'ont trouvée ; ensuite ceux qui la cherchent avec sincérité et ardeur : les premiers, parce qu'ils sont en possession ; les seconds, parce qu'ils sont dans la voie d'y parvenir entièrement (5).

Et tous ces célèbres docteurs, les premiers défenseurs de notre sainte foi, avaient reçu cette doctrine des apôtres qui la tenaient eux-mêmes de Jésus-Christ. Il est donc certain que l'examen des motifs du Christianisme est formellement permis : la religion

(1) *Lib.* VI, num. 10.

(2) *Adv. gentes*, lib. III, cap. I.

(3) *Divina institutio*, lib. II, cap. 8.

(4) *De off. nat.*, lib. I, cap. 26, num. 124, 125.

(5) *De utilitate erudendi*, lib. I, num. 2, cap. 8, num. 18, cap. 11, num. 25. — *Contra Iud.*, lib. III, cap. I, num. 1.

règle seulement l'usage que l'on doit faire de la raison, « qui ne trouve ni fond, ni rives », dit Jean-Jacques Rousseau (1), quand elle veut sonder l'abîme des choses. »

En vain dira-t-on que le Catholicisme est une religion dégénérée ; nous répondrons que la vérité ne dégénère jamais que dans l'esprit des méchants ; et que l'homme, quoique libre et parce qu'il est libre, ne peut avoir la liberté de s'affranchir de la domination divine et de transgresser impunément les lois qu'elle lui a imposées. L'homme doit donc se soumettre à l'enseignement du Catholicisme, quoiqu'il n'en comprenne pas les mystères ; car toutes les religions n'étant pas bonnes, parce qu'elles ne sont pas toutes vraies, l'homme ne peut obtenir son salut hors de la véritable Eglise de Jésus-Christ.

11<sup>e</sup> QUESTION.

Toutes les religions n'étant pas bonnes parce qu'elles ne sont pas toutes vraies, l'homme peut-il obtenir le salut éternel hors de l'Eglise catholique, apostolique et romaine ?

Hors de l'Eglise, point de salut.

Il s'est rencontré de nos jours des indifférentistes assez incrédules ou assez ignorants pour oser prétendre que toutes les religions sont bonnes et que l'homme peut indifféremment pratiquer celle qu'il lui plaira de choisir ; système absurde autant qu'impie, qui semble dire, ou que toutes les religions sont vraies ou qu'elles sont toutes fausses. Examinons d'abord ces deux propositions, nous rechercherons ensuite si l'infidèle, l'hérétique et le schismatique qui connaissent l'Eglise et refusent d'y entrer, ou le réfractaire qui en méprise les commandements et l'autorité, peuvent espérer le salut éternel, en persistant dans leur coupable opiniâtreté.

1<sup>o</sup> Si toutes les religions sont vraies, on fait honorer Dieu par

(1) Lettre à Séguier de Saint-Brissson, du 22 juillet 1764.

le mensonge aussi bien que par la vérité, car il est manifeste que toutes les religions ne sont pas vraies. On les voit, en effet, opposées les unes aux autres : la religion juive déclare Jésus-Christ malheureux, séducteur du peuple, et justement puni pour ses crimes ; tandis que les chrétiens le regardent comme l'envoyé de Dieu, le libérateur, le sauveur des hommes, annoncé par les prophètes, et ils l'adorent comme Dieu sur le même Calvaire où les juifs l'ont fait mourir comme un criminel ; les turcs n'ont rien de plus sacré que l'Alcoran : c'est le livre envoyé du ciel, et pendant qu'ils le vénèrent comme le plus beau présent que Dieu ait fait à la terre, voilà que d'autres ont pitié d'eux, et foulent aux pieds cet Alcoran divisé, le signalant comme un tissu d'erreurs et d'extravagances, dont un homme de bon sens ne peut supporter l'idée. Les catholiques admettent la présence réelle ; ils adorent Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, c'est pour eux un dogme essentiel, et l'on ne peut l'attaquer sans qu'ils crient à l'impiété, sans qu'ils en appellent au témoignage de Dieu ; s'ils se trompent, c'est Dieu lui-même qui les a trompés. Les calvinistes, au contraire, disent aux catholiques qu'ils sont tombés dans une erreur grossière, et quand ils les voient prosternés devant leurs saints tabernacles, ils les accusent d'idolâtrie.

Or, il faut bien avouer que, dans ces croyances si opposées, si contraires les unes aux autres, quelqu'un se trompe, à moins que l'on ne prétende accorder le oui et le non. Vous dites que le soleil brille, je soutiens qu'il ne brille pas ; quelqu'un a tort. Parmi toutes ces religions, il en est donc qui se trompent, qui enseignent le mensonge, qui s'érigent en dogme et en croyance ; cependant toutes ces religions élèvent les mains vers le ciel ; elles adorent toutes Dieu ; toutes lui rendent leurs hommages par un culte extérieur ; et comme l'on soutient que toutes les religions sont bonnes, c'est-à-dire probablement qu'elles sont toutes agréables à Dieu, il s'ensuit nécessairement que Dieu, qui est vérité, aime le mensonge, qu'il est honoré de ses hommages ; un pareil système est insoutenable, et un Dieu pareil n'existe pas.

2<sup>o</sup> Au contraire, si toutes les religions sont fausses, on ne peut

pas dire qu'elles sont bonnes ; la difficulté serait d'ailleurs toujours la même, car il est évident qu'on ferait encore honorer Dieu par le mensonge ; mais ici les embarras se multiplient : si toutes les religions sont fausses, le Christianisme l'est aussi ; alors, voilà l'erreur bien puissante, que de prodiges elle opère ! C'est elle qui éclaire l'univers et dissipe les ténèbres ; c'est elle qui le console dans tous ses maux, le corrige de tous ses vices, et le remplit de toutes les vertus ; c'est elle en un mot qui a fait cette révolution mémorable que la sagesse et la puissance de tous les philosophes et de tous les rois n'auraient pu faire, que le consentement unanime de tous les peuples n'aurait pu opérer. Voilà donc l'erreur devenue tout-à-coup bienfaisante, elle qui a rempli l'univers de haine, de guerres et de calamités ; elle qui a élevé chez toutes les nations des monceaux de ruines et répandu des torrents de sang.

Mais si toutes les religions sont fausses, quelle idée aurons-nous de Dieu ? il aime les hommes, il en est l'ami et le père, il a tout fait pour eux, il leur a tout donné, tout, excepté la vérité ! Était-il indigne du créateur d'éclairer et d'instruire la créature faite à son image et à sa ressemblance ? et convenait-il mieux à la miséricorde infinie d'un père tout-puissant de laisser des enfants, qui lui sont si chers, errer dans les ténèbres, et ne faire usage de leur intelligence et de leur liberté que pour tomber dans des monstrueuses erreurs ?

Dans cette hypothèse que toutes les religions sont fausses, on est encore forcé d'avouer que Dieu est l'ami du crime, et qu'il l'approuve ; car il est évident qu'il existe des religions coupables, il nous serait facile de faire un livre des abominations que la plupart des religions prescrivent, et qui sont pour elles autant d'actes religieux. Ainsi il est des peuples qui s'imaginent se rendre leurs dieux favorables, en se faisant écraser sous les roues d'un char qui porte leurs images. D'autres croient se sanctifier en égorgant leurs semblables qui ne pensent pas comme eux, et pour eux, mourir dans ces massacres, c'est mériter le ciel. Ceux-ci immolent sur leurs autels des victimes humaines ; ceux-là font offrir dans leurs temples l'honneur de leurs femmes et de

leurs filles ; d'autres veulent que les épouses et les esclaves se fassent brûler sur le tombeau de leurs époux ou de leurs maîtres.

Or, si toutes les religions sont bonnes, celles-là le sont aussi, et quoiqu'elles soient sanguinaires, pleines de brigandages et d'infamie, elles sont agréables à Dieu ; il aime leurs temples et leurs autels, il accepte leurs vœux et leurs holocaustes. Quel affreux système ! Par lui toutes les notions sont oubliées ; on n'a plus l'idée de la religion, ni celle de Dieu. La religion doit rendre les peuples bons, vertueux et amis ; ces religions, au contraire, les rendent méchants, libertins et ennemis, et il faut que Dieu, le Dieu de sainteté, approuve ces horreurs, sanctionne ces excès ! Que les partisans de ce système se défendent tant qu'il leur plaira, ils ne peuvent échapper à ces conséquences ; elles sont inévitables.

Nous entendons nos philosophes incrédules dire que leur amour pour toutes les religions « ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à une bonne morale. » Mais les différents peuples, dont nous venons de parler, croient-ils agir contre la bonne morale, au milieu de leurs pratiques religieuses, qui ont pour objet la débauche, le brigandage et les sacrifices abominables ? Nos ancêtres, en inondant de sang humain les autels de leur dieu Teutatés ; les américains, en dévorant leurs prisonniers ; les turcs, en égorgant les chrétiens ; les chinois, en sacrifiant leurs enfants à l'esprit du fleuve, tous ces peuples croient-ils agir contre les règles d'une bonne morale ? Non, sans doute, leur religion prescrit toutes ces pratiques ; et loin de craindre d'offenser leurs dieux, ils croient par là se les rendre favorables et mériter leur protection.

Et d'ailleurs, à quels signes certains reconnaître les dogmes qui sont contraires à une bonne morale ? Rousseau indique bien, il est vrai, la voix de la conscience ; mais ce guide est inutile, et chaque peuple conservera sa religion avec ses dogmes, ses cérémonies et ses crimes ; car la conscience du gaulois, de l'américain, du turc et du chinois, par exemple, ne lui reproche pas ses pratiques sanguinaires, ses criminelles abominations.

De plus, cet appel à la conscience nous fait entrer dans une

forêt de difficultés d'où il n'est plus possible de sortir. Voilà d'abord chaque homme juge des dogmes et de la morale, ce qui ne laisse pas d'avoir ses inconvénients. Que faire alors? S'en rapporter aux sages et aux philosophes de chaque nation? Mais « est-il une absurdité qui n'ait été soutenue par quelques philosophes? » Parmi les anciens, les idées ne nous laissent rien à désirer en fait d'extravagances; et parmi les modernes, personne n'ignore leurs erreurs et leurs folies. Que faire donc? Douter de tout, nier tout? on l'a fait dans le dernier siècle; mais c'est la mort des individus aussi bien que des nations.

Une troisième conséquence résulte du système de l'indifférentisme. Si toutes les religions sont bonnes, Dieu se plaît dans le désordre et la confusion. Nous l'avons dit, le monde est rempli de religions ennemies qui se haïssent, qui se font la guerre, et trop souvent une guerre à mort. La religion juive nous révèle chaque jour sa haine contre la religion du Christ; l'histoire nous dit toutes les fureurs de l'Arianisme et du Protestantisme contre le Catholicisme, et une grande partie du globe, ravagée, détruite par les soldats de Mahomet, nous rend témoignage de la guerre d'extermination qu'ils ont faite aux soldats de la croix!

Or, si toutes les religions sont bonnes, elles sont donc aussi toutes agréables à Dieu; il les aime, il les approuve; et comme elles se haïssent, s'insultent, se font la guerre et s'égorgent entre elles, Dieu se plaît donc aussi dans cette confusion et dans ces batailles. Vraiment c'est donner là une belle idée de Dieu; et du Dieu de l'ordre et de la paix, c'est en faire le Dieu du désordre et de la guerre, qui, du haut de son trône, voit avec complaisance toutes ces religions, pleines de haine et de vengeance, s'anathématiser, se détruire, blasphémer et inonder la terre de sang; qui sourit à cet affreux tableau, bénit tous les efforts de ces impies, et leur promet à tous, pour récompense, le ciel; l'erreur, dans son délire, ne peut aller plus loin.

Autre conséquence : en admettant que toutes les religions sont bonnes, les partisans de l'indifférentisme ne font pas attention qu'ils soumettent l'homme au dernier imposteur qui se présente. Ainsi, après avoir admiré les sublimes vérités de l'Évan-

gile et sa morale si bienfaisante et si pure; après avoir confessé que Jésus-Christ offre des caractères frappants de divinité, et qu'il faut, devant lui, fléchir le genou et l'adorer, arrive un nouvel apôtre, Luther, par exemple, qui prêche de nouveaux dogmes, une nouvelle morale; il semble d'abord que nous devons rejeter sa parole; car si nous avons la vérité, il ne peut que prêcher l'erreur; si l'Évangile est divin, sa religion est tout humaine; et il n'est plus qu'un imposteur qui nous séduit et nous égare. N'importe, nous pouvons le croire, suivre son dogme, favoriser sa prédication; car l'indifférentisme a dit : « Toutes les religions sont bonnes. » En vain on nous opposera sa qualité de moine rebelle, ses contradictions sans nombre, ses absurdités révoltantes; en vain on nous le montrera soufflant partout la rébellion, bouleversant l'Europe sans autre mission que celle qu'il tient de son orgueil blessé, nous pouvons être de son avis, embrasser sa religion; son Évangile vaut celui que nous allons quitter.

Après ce prédicateur, un autre fait entendre sa voix; il nous prêche une religion nouvelle. Qu'il s'appelle Carlstadt, Zwingle, Muncer, Bucer, Calvin, Socin ou Jansénius; peu importe, toutes les religions sont bonnes, nous pouvons suivre son étendard.

Viennent ensuite les prétendus philosophes qui, vers la fin du dernier siècle, résumèrent ainsi toute leur foi, toute leur morale : Un Être suprême et le culte de la raison. Quelle doit être notre conduite à leur égard? Refuserons-nous de prendre part à leurs assemblées, à leurs orgies? Invoquerons-nous les souvenirs qu'ils traînent après eux, les larmes, le sang, les ruines qui sont entre eux et nous? Non, sans doute; et qu'importe après tout que l'Église catholique soit transformée en temple de la raison, et qu'une courtisane, une prostituée soit mise à la place de Jésus-Christ? Le symbole de l'indifférentisme est celui de toutes les religions; et si le système est bon, nul n'a le droit de nous blâmer.

Quelque vil, quelque méprisable que soit pour un homme le rôle de donner sa foi à toutes les religions, le système des indifférents n'a pas encore mis un terme à nos misères. Nous

pouvons aussi changer de religion selon le pays ou le climat, et faire dépendre la vérité des différents degrés que nous parcourons sur le globe. Écoutez l'oracle des indifférents prêcher cette singulière doctrine. « Je regarde toutes les religions particulières, dit Jean-Jacques Rousseau (1), comme autant d'institutions salutaires, qui prescrivent, dans chaque pays, une manière d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent, toutes, avoir leur raison dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre. » Mais voyageons avec un pareil guide. Nous voilà d'abord à Genève : là nous sommes calviniste et calviniste sincère ; car le citoyen philosophe de cette république nous ferait un crime « de ne pas professer sincèrement la religion que l'on professe, » d'autant plus que cette religion, comme il le dit expressément, « est une religion sainte (2). » Nous passons ensuite les Alpes, et nous arrivons à Rome, où, trouvant la religion catholique, nous nous empressons d'abjurer la doctrine de Calvin pour embrasser toujours sincèrement et de bonne foi celle du pape et de tous les fidèles qui participent à sa communion. Il nous en coûte sans doute un peu de désertir une religion très-sainte, c'est-à-dire une religion vraie, car la vérité seule est sainte ; d'abandonner sciemment la vérité pour l'erreur, et d'agir contre notre propre raison, contre notre conscience en embrassant le Catholicisme, qui, pour nous, à Genève, était une « abominable idolâtrie ; » mais il y a une raison locale qui doit nous faire préférer la religion de Rome à celle de Genève. Et puis, d'ailleurs, ne savons-nous pas que toutes les religions sont bonnes ?

Mais voyageons encore et passons à Constantinople. Ici nous trouvons une autre religion, une institution salutaire, en rapport avec le climat et le génie de la nation. La croix que nous portions dans notre cœur, fait aussitôt place au croissant ; Jésus-Christ n'est plus le Fils de Dieu ; Dieu seul est Dieu ; Ma-

(1) *Emile*, t. III, p. 184.

(2) *Ibidem*, t. III, p. 195.

homet est son prophète. Et si quelqu'un le trouve mauvais, nous avons l'arme redoutable de l'indifférentisme, qui tranchera la difficulté et fera taire les contradicteurs.

Après avoir adoré le saint Alcoran, apporté par l'ange Gabriel à Mahomet, nous faisons voile vers les Indes pour y adorer et abjurer successivement Brahma, le soleil, le feu, les éléments et les animaux. Ainsi, faisant le tour du monde, nous passerons notre vie à abjurer le lendemain ce que nous aurons adoré la veille. Ce rôle est sans doute méprisable et vil ; mais l'indifférentisme a écrit sur son drapeau : Toutes les religions sont bonnes, toutes les institutions sont salutaires. Il ne nous est donc point permis de cesser d'être le jouet de toutes les extravagances et de toutes les erreurs ; et si l'on s'avisait d'inventer l'adoration de la triple queue des pachas, nous pourrions, nous devrions même nous y soumettre, en abordant les pays soumis à leur domination.

Mais si toutes les religions sont bonnes, était-ce bien la peine que Jésus-Christ, les apôtres, les martyrs et tant de zélés et de saints missionnaires supportassent tant de sacrifices, de douleurs, de travaux et la mort même pour tirer le monde des ténèbres du Paganisme, pour dissiper toutes les erreurs, corriger tous les vices et faire pratiquer toutes les vertus ? Ils auraient mieux fait de passer doucement leur vie à sacrifier sur l'autel de l'indifférence, qui les conviait au repos.

Indifférents du siècle, avant de suivre votre étendard, ouvrez vos rangs et montrez-nous vos disciples ; car on connaît l'excellence d'une cause par ses défenseurs, et la noblesse d'un drapeau par les hommes généreux qui se rallient autour de lui. A l'avant-garde de votre armée, nous voyons la phalange des tolérantistes universels, ennemis acharnés de la religion chrétienne, qu'ils ont cherché à détruire par un pur esprit de haine, quoiqu'on leur ait prouvé qu'en lui faisant la guerre, ils la faisaient aussi à l'ordre, à la vertu, à la gloire, à la société tout entière. A la droite, nous reconnaissons cette foule de disciples de la philosophie voltairienne, si fameuse dans le monde par le mal qu'elle a fait à la France, à l'Europe. A la gauche, nous

trouvons la cohorte indisciplinée de tous les êtres immoraux, aux yeux desquels la vertu n'est rien, non plus que l'honneur, la fortune, la vie de leurs semblables, lorsqu'il s'agit de leurs plaisirs ou de leurs intérêts. Et votre arrière-garde se compose de tous les êtres à face humaine, qui, sous la Convention, s'enivrèrent de brigandages et d'assassinats, de corruption sous le Directoire, d'un honteux servilisme sous l'empire du grand exterminateur des rois et des peuples, et de trahison sous le règne des quinze ans. Tous les vices, tous les forfaits ont leur place dans votre camp, frères de l'indifférentisme, et tous vous portez pour devise : « Je ne te damne pas; pourquoi me damnes-tu? »

Hommes de bonne foi, soyez sincères, voici les raisons qui vous ont fait embrasser le système des indifférents : les devoirs vous pèsent, les passions vous dominent, et pour finir tous les combats de votre conscience contre elle-même, vous vous êtes enrôlés sous la bannière des lâches, celle de l'indifférentisme, donnant une main à l'athéisme et l'autre à la folie.

Et maintenant que penser de cette maxime des indifférents que toutes les religions sont bonnes? sinon qu'elle est absurde, méprisante et sacrilège dans son principe, et pernicieuse dans ses résultats. La vérité est une; la vérité seule est bonne, parce que seule elle vient de Dieu. C'est donc à elle seule que l'homme doit se soumettre s'il veut obtenir le salut éternel. Et que l'on ne dise pas : « Je veux me passer de la religion de Dieu; je préfère mes doutes à ses vérités, mes ténèbres à ses lumières. » Quand les rois de la terre donnent des lois à leurs peuples, il n'est pas permis à un sujet de dire : Elles ne me regardent pas. Il en est de même de Dieu; il a donné des lois, une religion à l'homme, et l'homme ne peut préférer l'erreur à la vérité, le vice à la vertu. Que si l'homme méprise les décrets du Très-Haut, comme les lois civiles punissent ceux qui les enfreignent volontairement, les lois divines auront aussi leur punition pour ceux qui les auront foulées aux pieds, ou qui ne se seront pas donné la peine de chercher à connaître les vérités qu'enseigne l'Église de Dieu; car « hors de l'Église point de salut. »

Mais que doit-on entendre par cette maxime évangélique? Est-

ce à dire que les catholiques damnent tous les infidèles, tous les hérétiques, tous les schismatiques qui n'appartiennent pas au corps de l'Église? Non, sans doute; car cette maxime, « hors de l'Église point de salut, » signifie seulement que ceux d'entre les infidèles, les hérétiques et les schismatiques qui connaissent l'Église et refusent d'y entrer, et les chrétiens qui s'en séparent par le schisme ou par l'hérésie, se rendent coupables d'une opiniâtreté damnable. On n'encourt les anathèmes de Dieu que lorsqu'on est réfractaire à l'Église, si *Ecclesiam non audierit* (1), et qu'on méprise l'autorité divine en méprisant l'autorité de ceux que Jésus-Christ a établis pour maintenir l'unité, et qui *vos spernit, me spernit* (2).

Quant aux infidèles, à qui l'Évangile n'a point été annoncé, nous devons croire que Dieu leur a préparé, dans sa miséricorde infinie, des moyens suffisants de salut, puisque l'Écriture enseigne en termes formels que Dieu veut le salut de tous les hommes. D'ailleurs, nul n'est obligé de croire ce qu'il ne peut connaître, et nul ne peut connaître, à moins d'une révélation spéciale, Jésus-Christ et sa doctrine, s'ils ne lui sont point annoncés. *Quomodo credent ei quem non audierunt? Quomodo autem audient sine predicante* (3)? Les infidèles qui n'ont point connaissance de l'Évangile sont précisément dans l'état où se trouvaient les peuples avant la venue de Jésus-Christ; ils n'ont point d'autres devoirs que ceux qui furent toujours promulgués par la tradition générale, et ils peuvent se sauver comme tous les hommes pouvaient se sauver antérieurement à la rédemption, par une fidèle obéissance à la loi primitivement révélée et universellement reconnue. Il serait absurde de penser, dit Bergier (4), que la venue de Jésus-Christ sur la terre ait été un malheur pour aucune créature, et que le salut soit aujourd'hui plus difficile à un seul homme qu'il ne l'était avant la prédication de l'Évangile. L'infidèle qui croit tous les dogmes que proclame la

(1) Saint Matthieu, Évangile, ch. xviii, v. 17.

(2) Saint Luc, Évangile, ch. x, v. 16.

(3) Saint Paul, Épître à romains, cap. x, v. 14, 17.

(4) Traité de la vraie religion, t. VII, p. 143.

tradition universelle, et qui désire sincèrement de connaître la vérité, croit par cela même implicitement tout ce que nous croyons. Ce n'est pas la foi qui lui manque, mais un enseignement plus développé; par conséquent, s'il observe la loi de Dieu telle qu'il la connaît, il se sauvera; mais il se sauvera dans le Christianisme, car il appartient à l'Eglise. C'est ainsi qu'il faut entendre cette parole de Jésus-Christ : « Hors de l'Eglise point de salut. »

12<sup>e</sup> QUESTION.

*La liberté des cultes peut-elle être agréable à Dieu?*

Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements.

S. MATT., *Evang.*, ch. XIX, v. 17.

Dieu, sans déroger à sa sagesse, à sa justice et à sa bonté, n'a pu donner des lois positives à l'homme, tout en lui laissant la liberté de s'y soumettre ou de les rejeter impunément. C'est pourquoi Jésus-Christ répondit au riche qui le consultait sur ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. » Dans une autre circonstance il disait aux juifs : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle..... Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement..... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour (1). » La veille de sa passion, le Fils de Dieu dit à ses disciples, assemblés pour la cène : « Celui qui a reçu mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là que j'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai même à lui (2). »

Et comment la liberté des cultes, cette fille de l'erreur, pour-

(1) Saint Jean, *Evangélie*, ch. vi, v. 47, 51, 52, 54, 55.

(2) Idem, *idem*, ch. XIV, v. 21.

rait-elle être agréable à Dieu? N'est-elle pas orgueilleuse et impie dans son origine, funeste dans ses effets, absurde même dans ses conséquences? Comment pourrait-il être agréable à Dieu que la raison humaine s'établît pour unique interprète de l'Écriture-Sainte et rejetât l'autorité de l'Église, cette divine institution du Rédempteur des hommes? Dieu aurait condamné les hérésies, et il en approuverait le culte! Et l'idolâtrie, car l'idolâtrie a aussi son culte particulier que les partisans de la liberté n'ont aucun droit de proscrire; et l'idolâtrie, le plus grand crime du genre humain, le forfait qui comprend tous les forfaits, la cause tout entière de la condamnation de l'homme; et l'idolâtrie, qui adore la brute et la matière, l'homme, les plantes et les astres, qui adore tout dans l'univers, tout, excepté le Créateur de toutes choses; et l'idolâtrie serait agréable à Dieu! et l'Éternel se glorifierait! et il se complairait dans les crimes mêmes qu'il a punis! Partisans de la liberté des cultes, répondez! Cela se peut-il?

13<sup>e</sup> QUESTION.

*L'Eglise catholique est-elle intolérante en condamnant les hérésies qui s'élèvent contre elle?*

Si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème.

S. PAUL, *Ép. aux gal.*, ch. I, v. 9.

Si quelqu'un vient vers vous, et ne fait pas profession de la doctrine de Jésus-Christ, et ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez point; car celui qui le salue participe à ses mauvaises actions.

S. JACQ., *2<sup>e</sup> épître*, v. 10, 11.

Nous avons démontré qu'une religion en général est absolument nécessaire à l'homme; et après avoir prouvé l'existence d'un être éternel, intelligent et créateur, nous avons aussi démontré la nécessité d'un ne religion révélée de Dieu; mais d'une



religion marquée du sceau de la divinité; et ce sceau, ces caractères essentiels, indispensables à une religion révélée de Dieu, nous les avons trouvés dans le Christianisme. Pais, dénonçant les caractères de l'erreur, nous avons fait voir qu'il ne peut exister sur la terre une seule religion fautive qui jouisse des caractères essentiels à la vérité de manière à tromper invinciblement les hommes, et nous avons enfin reconnu que toute créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu doit se soumettre à l'enseignement de la religion catholique, quoiqu'elle n'en comprenne pas les mystères. Et maintenant, nous le demandons aux hommes de bonne foi, l'Église catholique, la fille de Dieu, est-elle intolérante en anathématisant l'erreur, en condamnant toutes les hérésies qui, même de son sein, s'élèvent contre elle, en réprochant ce que Dieu réproche, en punissant ce que Dieu punit? Si c'est là de l'intolérance, telle qu'entendent les hommes du siècle, le père qui châtie son fils coupable de quelque faute, est donc intolérant? le prince qui fait des lois pour punir le crime, le magistrat qui le condamne et le ministre de la loi qui exécute les sentences du magistrat sont donc aussi intolérants? Car la justice et la vérité sont inséparables, et le Seigneur, en les envoyant sur la terre, leur a dit : Tout ce qui n'est pas avec vous est contre vous, tout ce qui ne sort pas de vous, n'est qu'injustice et qu'erreur; et il leur a donné le pouvoir de combattre ces deux ennemis de la révélation divine. Accuser l'Église catholique d'intolérance, c'est donc faire un crime à Dieu lui-même de condamner l'erreur et de ne pas donner le salut éternel à l'hérétique, au déiste, à l'athée même, qui tous rejettent sa loi et méprisent ses écrits.

Dans un parallèle impie entre le Catholicisme et le Paganisme, quelques philosophes tolérantistes ont osé donner la préférence à celui-ci, à cause, disent-ils, de sa tolérance, et parce qu'on n'a jamais vu s'allumer dans son sein ces terribles guerres de religion qui ont ensanglanté les nations catholiques. Écoutez Diderot; il va lui-même répondre à cette injuste accusation.

« Ces éloges qu'on prodigue au Paganisme, dit-il, dans la vue de rendre odieux le Christianisme, ne peuvent venir que de

« l'ignorance profonde où l'on est sur ce qui constitue deux religions si opposées entre elles par leur génie et leur caractère. « Préférer les ténèbres de l'une aux lumières de l'autre, c'est un excès dont on n'aurait jamais cru des philosophes capables, « si notre siècle ne nous les eût montrés dans ces prétendus « beaux esprits, qui se croient d'autant meilleurs citoyens qu'ils « sont moins chrétiens. L'intolérance de la religion chrétienne « vient de sa perfection, comme la tolérance du Paganisme « avait sa source dans son imperfection. Mais, parce que la « religion chrétienne est intolérante, et qu'en conséquence elle « a un grand zèle pour s'établir sur les ruines des autres religions, vous avez tort d'en conclure qu'elle produise tous les « maux que votre prévention vous fait attacher à son intolérance. « Elle ne consiste pas, comme vous pourriez vous l'imaginer, à « contraindre les consciences et à forcer les hommes à rendre à « Dieu un culte désavoué par leur cœur, parce que l'esprit n'en « connaît pas la vérité. En agissant ainsi, le Christianisme irait « contre ses propres principes, puisque la Divinité ne saurait « agréer un hommage hypocrite, qui lui serait rendu par ceux « que la violence, et non la persuasion, ferait chrétiens. L'intolérance du Christianisme se borne à ne pas admettre dans sa « communion ceux qui voudraient lui associer d'autres religions, « et non à les persécuter.

« Le Christianisme a eu des guerres de religion, et les flammes en ont été souvent funestes aux sociétés; cela prouve « qu'il n'y a rien de si bon dont la malignité humaine ne puisse « abuser. Le fanatisme est une peste qui reproduit de temps en « temps des germes capables d'infecter la terre; mais c'est « l'œuvre des particuliers, et non du Christianisme, qui par sa « nature est également éloigné des fureurs outrées du fanatisme « et des craintes imbéciles de la superstition. La religion rend le « païen superstitieux et le mahométan fanatique; leurs cultes les « conduisent là naturellement; et lorsque le chrétien s'abandonne « à l'un ou à l'autre de ces deux excès, dès lors il agit contre ce « que lui prescrit sa religion. Mais en ne croyant rien que ce « qui lui est proposé par l'autorité la plus respectable qui soit

« sur la terre, je veux dire l'Église catholique, il n'a point à craindre que la superstition vienne remplir son esprit de préjugés et d'erreurs. Elle est le partage des esprits faibles et imbeciles, et non de cette société d'hommes qui, perpétuée depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, a transmis dans tous les âges la révélation dont elle est la fidèle dépositaire. En se conformant aux maximes d'une religion toute sainte et toute ennemie de la cruauté, d'une religion qui s'est accrue par le sang de ses martyrs, d'une religion enfin qui n'affecte sur les esprits et les cœurs d'autre triomphe que celui de la vérité, qu'elle est bien éloignée de faire recevoir par des supplices, il ne sera ni fanatique ni enthousiaste; il ne portera point dans sa patrie le fer et la flamme, et il ne prendra point le couteau sur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refuseront de penser comme lui (1). »

(1) Œuvres, Dictionnaire encyclopédique, au mot CHRISTIANISME.

## CONCLUSION.

Et maintenant, que conclure de l'examen des treize questions précédentes? Nous avons démontré l'existence dans l'homme de deux substances d'une nature absolument et essentiellement différente; nous avons prouvé l'immortalité de l'une, pendant la mort et la désorganisation de l'autre; nous avons également prouvé la résurrection de celle-ci; et pénétrant jusqu'au sein de la divinité même, nous avons montré le Juge suprême punissant les crimes des hommes ou récompensant leurs vertus. Nous avons ensuite fait voir l'éternel créant cet immense et magnifique univers et lui imposant l'homme pour roi; puis, nous avons admiré la Sagesse divine se révélant elle-même à la plus parfaite de ses créatures et lui dictant des lois, qu'elle a daigné marquer du sceau ineffaçable de son éternelle perfection, afin que l'homme pût les reconnaître au milieu de toutes les erreurs qui allaient envahir la terre, et qu'il pût les pratiquer. Enfin, nous avons montré la nécessité où nous sommes de nous soumettre à l'enseignement divin de la religion catholique, quoique nous n'en comprenions pas les mystères; car le Libérateur du genre humain a dit: « Celui qui ne garde pas mes commandements, n'aura pas la vie éternelle. »

Oh! combien est donc grande la folie de ces hommes qui préfèrent leur raison particulière à la raison divine, qui rejettent avec un présomptueux dédain la loi catholique et qui disent avec un orgueil insensé: « Il n'y a que les lâches et les superstitieux qui envoient chercher un prêtre (1)! » Qu'ils sont coupables

(1) Voltaire, Examen important de l'histoire de Bolingbroke, avant-propos, 111<sup>e</sup> note.

aussi ces athlètes de l'impiété, qui nous donnent chaque jour le scandale de leur révolte sacrilège contre la religion et qui profanent les dogmes divins avec cette même intelligence qui leur a été donnée pour glorifier Dieu !

Mais d'où vous vient cette fureur acharnée contre la religion du Saint de Dieu ? Répondez, philosophes impies. Pourquoi traiter en ennemie la bienfaitrice des nations, la protectrice des droits du peuple et la gardienne de la liberté ? Est-il un bienfait sur la terre qu'elle n'ait elle-même apporté ? est-il une institution salutaire qu'elle n'ait fondé, ou qu'elle ne vivifie par la nourriture céleste de sa parole ? est-il un esclave dont elle n'ait cherché à briser les fers ? est-il enfin un malheureux qu'elle n'ait consolé ; un crime qu'elle n'ait puni ; une vertu qu'elle n'ait récompensé ? Mais écoutez le récit de quelques-uns de ses innombrables bienfaits ; et puis, si vous l'osez encore, vous jetterez à la face de la fille du Très-Haut la bave de votre parole impure.

A peine la voix du Christ est retenti dans le monde, que l'affranchissement de l'homme fut proclamé sur toute la terre, et il s'accomplit sans tumulte et sans sédition. La femme sortit de sa condition déprimée et reprit auprès de son époux la place d'Ève avant sa chute ; elle devint la compagne fidèle de l'homme.

Avant le Christ, l'homme libre se servait de l'homme esclave comme d'un jouet ; et l'histoire nous fait connaître le sort déplorable des esclaves sous l'empire du Paganisme. Les uns étaient destinés à combattre dans l'arène contre des bêtes féroces, auxquelles ils servaient le plus souvent de pâture ; les autres engraisaient de leur chair les ours ou les murènes de ses réservoirs : nul refuge, nulle protection contre la fureur du maître. Mais le Christ, par ses souffrances et par sa mort, avait libéré l'homme ; l'homme, à son tour, libéra l'esclave ; et quand l'enseignement des apôtres se fit entendre dans l'empire romain, les païens rougirent de la dureté de leur cœur, touchés qu'ils étaient de la douceur des chrétiens. On n'osa plus assimiler aux

— Nous prouve autre part que Voltaire mourant avait demandé un ministre de cette infâme qu'il avait juré d'exterminer. Voir la *Gazette de Flandres et d'Artois*, mai et juin 1844.

animaux ceux que le divin Rédempteur avait rachetés de son sang, ceux qui avaient au ciel le même père et sur la terre le même Sauveur. L'empereur Adrien défendit de tuer sans motif l'esclave ; Antonin lui donna des juges ; Constantin le mit en liberté. Il y eut même des lois pour les esclaves ; il fut interdit de les plonger dans les basses fosses, au fond des cachots humides ; leurs prisons devaient être saines. On défendit aussi de les forcer à s'égorger au cirque pour servir aux divertissements publics. Ainsi, l'égalité devant la loi divine avait préparé l'égalité devant la loi humaine.

Le Paganisme, aussi, n'eut point d'entrailles. Les illustres romains, ces fiers conquérants du monde, ignoraient la plus commune pitié. Virgile trouvait que « le sage ne doit pas compatir » à l'indigence ; Sénèque recommandait de bonne foi de ne pas se lamenter avec ceux qui pleurent ; le vertueux Caton lui-même faisait périr sans scrupule ses esclaves, quand les ans avaient affaibli leurs forces : oublieux de leurs services et de leur longue commensalité, il devenait cruel et ingrat par principe d'économie ; et Auguste, si renommé par sa clémence, qui contrastait singulièrement avec sa cruauté lorsqu'il s'appelait Octave ; Auguste fit crucifier sur un navire un de ses trésoriers d'Égypte pour avoir acheté et mangé une caille dressée à combattre ; l'histoire du Paganisme renferme une infinité d'actes horribles. Mais lorsque la charité divine se révéla, la sublimité du dévouement des chrétiens, qui repoussaient l'injure en la pardonnant, et qui souffraient la persécution en priant Dieu pour leurs bourreaux ; cette sublimité amollit l'égoïsme et l'orgueil intronisés chez les nations. On vit des filles de consuls, de généraux, de patriciens illustres, venir dans les hospices fondés par les disciples de Jésus-Christ consoler les misères de l'homme ; on les vit, ces filles saintes, surmontant tous les dégoûts, panser des plaies hideuses et fétides : c'est que la charité régnait alors.

Où trouvera-t-on une secte religieuse ou philosophique qui ait fait tant de bien à l'espèce humaine, et qui lui ait en même temps épargné tant de maux ; une secte qui condamne tous les

vices et qui enseigne toutes les vertus ; une secte qui réunisse toutes les classes de la société, sans distinction d'âge, de rang, de talent, de naissance, comme en une même famille sous les yeux de Dieu, leur Père commun, pour les instruire de leurs devoirs, pour les consoler de leurs peines ; une secte qui apprenne au pauvre à être résigné, au riche à être compatissant, au vieillard à sanctifier les restes d'une vie qui lui échappe, au jeune homme à se délier des illusions de son âge ; une secte enfin qui ait pour devise cette sublime expression de la charité chrétienne : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ? »

Cessez donc, philosophes impies, d'outrager la bienfaitrice des hommes, la fille de Dieu ; elle seule nous assure la véritable félicité de l'autre monde, tout en contribuant à notre bonheur dans celui-ci ; elle seule a sauvé l'humanité ; elle seule entretient dans nos cœurs le feu céleste de la charité ; elle seule aussi, après nous avoir appris à vivre, nous apprend encore à mourir.

## HISTOIRE

CHRONOLOGIQUE ET DOGMATIQUE

DES

# CONCILES DE LA CHRÉTIENTÉ.

N° 4.

CONCILE DE JÉRUSALEM.

(JERUSOLYMITANUM.)

(L'an 50.)—Saint Paul et saint Barnabé étaient de retour à Antioche, après avoir converti au Christianisme une multitude de juifs et de gentils, lorsque des chrétiens, mal dépouillés de l'orgueil judaïque et pleins d'une vaine confiance dans les œuvres de la Loi et dans leurs propres efforts, enseignèrent qu'on ne pouvait être sauvé sans la circoncision et l'observation des cérémonies légales, prescrites par Moïse au peuple de Dieu (1). Les deux disciples de Jésus-Christ s'opposèrent fortement à cette doctrine, et soutenant que le Sauveur était venu affranchir les fidèles des anciennes pratiques de la Loi, ils dirent que vouloir les assujettir encore à cette pénible servitude, c'était détruire la grâce de la rédemption. Mais comme la division continuait et que la dispute s'échauffait de plus en plus, malgré la sage conduite et le zèle charitable de saint Paul, on résolut que ce dernier et saint Barnabé iraient à Jérusalem avec quelques-uns des chrétiens judaïques, pour faire décider cette question d'une manière solennelle par les apôtres. Étant arrivés dans la ville sainte avec Tite, disciple chéri de Paul, la plupart des pharisiens, qui avaient embrassé la foi chrétienne, défendirent avec chaleur l'opinion que le Docteur des nations avait combattue, et soutinrent qu'il fallait absolument circoncire les gentils convertis et les obliger à l'observation de la loi mosaïque. Ils insistèrent fortement pour imposer cette obligation à Tite, qui était gentil ; mais comme ils vou-

(1) L'hérésiarque Cerinthe était le chef de ceux qui demandaient la circoncision.